

Denis Brogniart

**Un soldat
presque exemplaire**

RÉCIT

Flammarion

Un soldat presque exemplaire

Denis Brogniart

Un soldat presque exemplaire

récit

Flammarion

Tous les prénoms et noms
ont été modifiés pour respecter
l'anonymat de chacun.

© Flammarion, 2021.
ISBN : 978-2-0802-3805-4

À mon père.

*Aux blessés de guerre,
physiques et psychiques.*

*Détruis-toi pour te connaître.
Construis-toi pour te surprendre,
l'important n'est pas d'être mais de devenir.*

Franz Kafka

Chapitre 1

Pas un mot dans la voiture. L'ambiance est pesante. Stanislas conduit trop vite. Les arbres défilent rapidement, comme dans un jeu vidéo. Il se prend pour un pilote de course.

Marie est collée au fond de son siège. Elle se recroqueville, comme pour trouver la position idéale en cas de choc. Elle avale les kilomètres avec les yeux grands ouverts. La nuit accentue l'impression de vitesse.

À l'arrière, le bébé dort à poings fermés.

Stanislas a trop bu en ce soir de réveillon de Noël. Un dîner chez ses beaux-parents qu'il n'avait pas vus depuis des mois. C'était pas la fête, loin de là. Beaucoup de non-dits, de la défiance aussi envers ce gendre, héros de guerre mais également mari volage, souvent absent, fort en gueule.

Soit il est intarissable et monopolise la conversation, soit il s'enfonce dans un mutisme provocateur qui met mal à l'aise l'assemblée.

Stanislas se croit encore au sein de sa compagnie de combat quand il rentre de mission. Il ne débranche

jamais complètement. Et il garde cette autorité naturelle qui fonctionne avec ses hommes, ses soldats, mais beaucoup moins avec ses proches.

Marie a bien vu que Stanislas et son père se sont pris la tête pour des conneries. Il aime être au centre de l'attention. Surtout, il a du mal dans les rapports humains quand il n'y a aucun lien de subordination ou de domination. En famille, il est déstabilisé, il n'a plus ses codes.

Elle sait que son mari est contrarié.

Dans la voiture, il ressasse en silence. Il espérait être accueilli comme un héros, et c'est l'inverse qui s'est produit.

« Attention, tu roules comme un malade. Il y a le petit derrière... Je t'en supplie, ralentis ! Tu vas nous mettre dans le fossé ! »

Stanislas reste sourd aux suppliques de sa femme. Ses mains sont crispées sur le volant, les passages de vitesse sont brutaux. Il laisse les pleins phares en permanence et roule au milieu de la route, comme sur un circuit, pour trouver les meilleures trajectoires. Il veut arriver au plus vite à la maison.

À aucun moment il ne desserre les mâchoires. Son visage martial traduit son courroux. Il ne cligne plus des yeux. Il est inquietant. Comme au combat, hypervigilance, mais avec l'alcool, ça change tout. Stanislas n'est plus totalement lui-même.

Enfin, la résidence. Il est 2 heures du matin. Tout est noir. Un dernier dérapage pas totalement contrôlé

sur les gravillons, et la voiture s'immobilise. Il n'a pas dit un mot. Une odeur de pneu et d'embrayage attrape les narines.

Marie prend le bébé, s'engouffre dans l'escalier pendant que Stanislas fume une clope dehors.

Elle n'aspire qu'à une chose, se coucher, et tenter de trouver le sommeil, si possible avant que Stan arrive. Il doit comme d'habitude avoir des coups de fil à passer, des messages à envoyer. Une spécialité, même à 3 heures du mat'. Son petit jardin secret, comme il dit.

De toute façon, vu son état, il n'y a rien à en tirer.

Mattéo, lui, dort déjà. Le bébé partage la chambre de ses parents. Pas le choix dans ce petit deux pièces sans charme. Il n'y a rien de personnel, un stand d'expo Ikea, fonctionnel pour des gens de passage.

Ça aurait dû être une magnifique soirée, la première nuit de Noël de leur fils. Avant les cadeaux, le lendemain matin. C'est tellement rare qu'ils soient tous les trois ensemble, comme une vraie famille. Marie en a tant rêvé de ce Noël.

Stanislas remonte presque au pas cadencé. Il est bruyant, grommelle des mots flous à destination de personne. Il est coutumier du fait quand il a un coup dans le nez. On ne sait pas s'il est contrarié ou pas complètement seul dans sa tête. Personne, dans ces moments-là, n'a le mode d'emploi.

Avec les années, Marie est devenue d'une jalousie malade. Il faut dire que Stan n'est pas un enfant de chœur. C'est même un coureur ; pas le genre

séducteur, plutôt tombeur. Son carnet de bal est copieux. Le mot « fidélité » ne fait pas partie de son vocabulaire. Un homme, quoi, un vrai !

En arrivant dans la chambre, comme si de rien n'était, il tente une approche câline, immédiatement refusée. Il n'est pas en état, et surtout Marie est à mille lieues d'avoir envie de s'offrir à lui. Il tourne les talons, penaud, en bougonnant, et s'enferme dans la salle de bains, sas de dégrisement avant de dormir. Il a laissé son portable sur la table de nuit.

Marie ne résiste pas. Elle se doute de ce qu'elle va trouver. Mais c'est plus fort qu'elle.

J'en crève de ne pas te voir... dis-moi que tu as envie de me transpercer... Aline, c'est le nom de sa correspondante. Encore une, inconnue au bataillon.

Marie n'a pas le temps de lire la réponse, pas le temps de ressentir de la colère. Il se jette sur elle pour récupérer son portable. Ses yeux habituellement d'un bleu océan deviennent noir ébène.

Il éructe, des propos confus au milieu de quelques insultes.

Marie réagit en femme blessée. Elle lui tient tête, lui fait face, à quelques centimètres, pour mieux le fixer avec dégoût. Elle se mord les lèvres pour ne pas exploser.

La situation dégénère en une fraction de seconde. Elle quitte la chambre pour épargner à Mattéo des hurlements. Ou plus exactement elle se sauve, poursuivie par ce mari devenu fou.

« Tu n'es qu'un connard, un petit mec sans valeur. Tu m'avais juré que tu changerais. » Cette phrase, celle d'une femme blessée qui rêve encore du grand amour, fait office de déclaration de guerre pour le sergent-chef Karten.

Il ne s'appartient plus. Il ne se contrôle plus. Il bascule dans son monde obscur.

Il attrape Marie comme une poupée de chiffon. Il ne maîtrise plus rien, encore moins sa force. Le colosse s'abat sur sa femme comme il l'aurait fait sur l'ennemi en temps de guerre lors d'un corps à corps.

Début d'une interminable nuit de Noël. Il la frappe, l'insulte, puis la relâche pour mieux recommencer. Il a perdu tout contrôle de lui-même. On dirait qu'il prend du plaisir à lui faire mal.

Marie se protège, essuie une pluie de coups au visage. Elle déclarera qu'il l'a torturée pendant deux heures et demie.

Elle appelle au secours. Pas de réponse.

Pourtant, ce n'est pas la première fois qu'il la cogne dans cet appartement. Lors de la dernière dispute, les voisins alertés par les cris lui avaient demandé le lendemain si elle avait besoin d'aide. Comme d'habitude, elle avait poliment décliné, encore et toujours pour protéger Stanislas. L'amour de sa vie.

Il tente de l'étrangler. Avec ses énormes paluches, il serre de plus en plus fort le cou de Marie. Marie se débat, parvient à se dégager de son emprise et à se sauver. Elle a l'impression de voir Hulk en face d'elle.

Elle se réfugie en courant dans les toilettes. Elle parvient à s'enfermer.

Stanislas expliquera à son procès qu'il était en train de l'étrangler à mort quand elle s'est miraculeusement défaite de son emprise.

Sa proie vient de lui échapper. Pourtant, il continue à vociférer : « Je vais te buter, te crever ! »

Hagard, il tergiverse quelques secondes. Éclair de lucidité ? Pas sûr. L'alcool, d'abord excitant, lui joue maintenant des tours. Il le ramollit. Une aubaine pour Marie, qui a réussi à emporter son téléphone avec elle dans les toilettes et appelle la police.

Quatre mots qui vont lui sauver la vie : « Mon mec me frappe. »

Le fonctionnaire au bout du fil reconnaît la voix de sa collègue. Marie est policière comme lui au commissariat de Cholet.

Elle raccroche sans même attendre une réponse. Pour ne pas qu'il entende, pour ne pas l'exciter davantage et le voir repartir dans une fureur qui pourrait lui être fatale. Dans ce réduit, elle est tapie comme un chien blessé. Si elle le pouvait, elle s'enfermerait dans la cuvette. Elle est transie d'effroi. Elle a peur de mourir. Sa vie défile. Elle sait qu'en un coup de pied il peut pulvériser la porte et la cueillir pour la détruire de nouveau. Elle l'imagine de l'autre côté. Torse nu, sculptural, puissant, impressionnant. Des qualificatifs qu'elle croyait protecteurs quand elle l'a rencontré.

Dans le même temps, les voisins de palier appellent eux aussi les flics. Ils n'osent pas sonner. Ils sont

terrorisés, hébétés après avoir été réveillés en sursaut. Ils ont peur. Ils comprennent mais ils ne soupçonnent pas la détermination ni la violence de Stanislas.

Quelle nuit de Noël terrible pour cette femme qui croit encore au prince charmant... Il lui en faut, de l'imagination, car ce n'est pas la première fois qu'elle subit les coups de Stanislas. L'amour rend aveugle, dit le dicton. Serait-ce vrai ?

Le bébé, lui, dort du sommeil du juste. C'est miraculeux, dans un tel déchaînement de haine. Ce petit garçon, elle l'a tant désiré avec l'homme de sa vie...

Il y a une petite accalmie. De courte durée. Marie sort des toilettes, espérant pouvoir le tempérer et l'obliger à réaliser. Loin de faire allégeance, Stanislas repart dans un cycle de coups. Sa fureur est intacte. Il se met à gifler Marie, comme pour la punir. De quoi ? Seul lui le sait. Et encore. Dans son état, il ne contrôle rien, ni sa violence ni les raisons de sa colère fulgurante.

Ça dure une éternité. Marie, tel un punching-ball, encaisse les claques comme autant d'humiliations. L'angoisse l'empêche de réfléchir, de raisonner. Elle se protège derrière deux épais coussins du canapé, à côté duquel scintille le sapin et trône la crèche qui attend l'arrivée du petit Jésus.

Il semble prendre du plaisir, lui. Pour preuve ses rictus de jubilation, ce sourire mêlé à la colère.

La police n'arrive toujours pas. Les minutes s'écoulent lentement. Et d'un seul coup, instinct de survie sans

doute, Marie hurle un « Au secours ! » qui transperce la nuit et la résidence.

Stanislas reste de marbre. Deux heures déjà que le sergent-chef fait la guerre à la femme de sa vie. Une guerre solitaire, sans code moral ni honneur, loin des principes militaires qui guident sa vie... Enfin, sa vie professionnelle, sa vie de soldat.

Sa grenade, ce soir, il l'a dégoupillée. Une grenade artisanale faite d'alcool, de médicaments et d'anxiolytiques, qu'il prend trop épisodiquement et qui n'ont pas l'effet escompté.

C'est bientôt fini !

Une lumière bleue déchire l'obscurité en bas de l'immeuble. Un freinage sec, des portes qui claquent. La police vient d'arriver.

Cinq hommes montent quatre à quatre l'escalier.

Imaginez leur état d'esprit. Ils viennent porter secours à leur collègue Marie. Certains savent que sa vie privée est pour parler poliment « chaotique ».

Ils ont aussi compris qu'il n'y avait pas une minute à perdre. Des voisins sont sur le palier, en pyjama, à peine sortis de leur premier sommeil. Ils veulent témoigner, dire ce qu'ils ont entendu. Ce n'est pas le moment.

Le major Dubois frappe à la porte. « Ouvrez ! Ouvrez immédiatement ou je défonce la porte ! »

La scène qui suit est surréaliste. Stanislas ouvre la porte et, aussi incroyable que ça puisse paraître, se met au garde-à-vous, en caleçon, torse nu, devant le major.

« Mes respects, major ! »

Le sergent-chef Karten – c'est son nom de guerre –, vient de reconnecter ses neurones en mode militaire.

La vision paraît grotesque, comme dans un bon vieux nanard.

Marie, elle, ne bouge plus. Elle reste prostrée, muette, sur le canapé. Son calvaire se termine, pourtant elle ne réalise pas encore. Elle aperçoit ses collègues du commissariat, ses potes de café, ses complices de rondes dans la ville. D'habitude, elle est avec eux en tenue, en intervention. Cette nuit, elle vit la situation de l'autre côté du miroir.

Un sentiment de honte la gagne. Elle voudrait disparaître, rembobiner le film, faire que tout ça n'ait jamais existé. Elle vient d'exposer sa vie privée de la pire des façons. Elle montre son mari dans ce qu'il a de plus mauvais. Voilà pourquoi, à cet instant, elle n'éprouve aucun soulagement. Elle a failli mourir sous les coups de son agresseur de mari et pourtant elle ne pense qu'aux conséquences néfastes pour elle et pour lui.

Le major et ses quatre collègues rentrent dans l'appartement, précédés par Stanislas, toujours aussi calme.

Il prend conscience peu à peu de ce qu'il vient de faire. Il s'exprime à mots couverts, comme un enfant pris en flagrant délit. Il est incompréhensible. Mais ça, les flics s'en foutent pour le moment.

Un des officiers de police prend en charge Marie. Il constate les marques de strangulation. Il la réconforte en la serrant dans ses bras. Elle s'effondre, sanglote,

elle commence à parler, à revivre ce cauchemar. À cet instant, l'homme qui lui fait face n'est plus son amoureux, le père de son fils, mais un dangereux psychopathe. Elle trouve difficilement les mots, elle bégaye de peur. Frigorifiée, tremblante, elle se remémore les scènes sordides de ce retour de réveillon. Elle a soudain besoin de verbaliser.

« Monsieur, habillez-vous, nous allons vous emmener au commissariat. » Ils sont deux policiers à ne pas quitter des yeux Stanislas. Ce n'est pas un interpellé comme les autres. Il est militaire et il partage la vie de leur collègue.

L'affect rentre en compte. Ils essaient pourtant de garder leur sang-froid et une distance encore plus grande que d'habitude. Mais impossible de ne pas le juger, de ne pas le condamner pour ce qu'il vient de faire.

« Il a voulu m'étrangler. Heureusement que j'ai réussi à lui mordre la main, à lui donner un coup de pied réflexe dans le ventre, autrement je ne serais plus là pour vous en parler... Jamais je ne l'ai vu aussi dingue ! Il était rouge écarlate, les yeux injectés de sang. J'ai vraiment cru vivre mes derniers instants... » Marie ne peut plus se contenir. Ses nerfs lâchent, elle ne parle plus, elle crie, elle se libère de tout ce qu'elle vient de vivre.

« Il a voulu me tuer ! Tout ça parce qu'une nouvelle fois j'ai découvert qu'il baisait une autre nana ! J'en peux plus de cette vie de merde, j'en peux plus

de souffrir pour ce mec qui me fait gerber ! Il mérite de croupir en taule. Je ne le pensais pas aussi malade. C'est fini. Il ne verra plus son fils, on va se barrer tous les deux. »

Stanislas entend tout. Il ne bronche pas, baisse la tête et enfile son blouson. Il est prêt à partir.

Dans l'embrasure de la porte, Virginie, une voisine, propose de l'aide à Marie. Pour ne pas être seule quand les policiers partiront.

La scène est étrange. À tour de rôle, les cinq policiers embrassent Marie et lui promettent de l'aider. Elle s'apaise et leur offre un demi-sourire de soulagement. Demain est un autre jour, même si elle se demande comment elle va trouver le sommeil après pareille bagarre.

Dans l'escalier, en descendant, Stanislas est bien encadré. Il n'offre aucune résistance, comme s'il prenait conscience de la gravité de ses actes.

Le major, le seul à lui avoir parlé depuis le début, l'avertit qu'ils vont être obligés de le menotter. C'est la procédure. Stanislas ne comprend pas. Il se sent humilié, d'autant que tous ses voisins sont au balcon pour assister à la scène. Néanmoins, il paraît disposé à obtempérer.

Il commence à mesurer la portée de cette nuit, et surtout les conséquences. Un sentiment de honte le submerge.

Le brigadier Jammot s'occupe de lui. Et tout en préparant les menottes, il lui dit d'un ton et d'un air

narquois : « On fait le malin devant une nana, mais avec un bonhomme, il n'y a plus personne. »

Un vrai détonateur, cette phrase ; elle fait l'effet d'une bombe.

Stanislas repart dans une fureur effroyable. Il se débat, il insulte tout ce que la résidence compte comme personnes réveillées à cette heure de la nuit. Et surtout il règle le compte de ce brigadier un peu zélé. Il lui assène un énorme coup de boule, celui qui part du bas du dos et qui vous allonge les plus coriaces. Le brigadier descend d'un étage pour se retrouver face contre terre sur le plancher des vaches. Il est K-O technique.

Stanislas, lui, est redevenu totalement incontrôlable. Il entre dans une transe inquiétante. Il est inarrêtable, même par quatre agents des forces de l'ordre. Il refuse toute médiation, il menace quiconque s'approche trop près de lui.

Marie arrive à la rescousse. Peine perdue, il est aveuglé par sa rage, ne répond à personne autrement que par des coups et des insultes.

Le major sort son Taser, et son adjoint sa matraque. Pris par sa folie, Stanislas ne modifie en rien son cap belliqueux. Il veut l'affrontement. Il le cherche.

L'adjoint tente de le neutraliser en l'étrangeant par derrière avec sa matraque. Sans succès. Stanislas développe une force incroyable en temps normal. Alors imaginez dans cet état. C'est un mutant.

« Je vais tous vous flinguer, bande de bâtards ! »

Le major n'hésite plus et l'électrocute. Effet instantané. Stanislas s'écroule comme une guimauve.

Plus de son, plus d'image.

Impression étrange. Le calme revient en même temps qu'un cercle se forme autour du sergent-chef, qui peine à retrouver ses esprits.

Il ne comprend pas ce qui lui arrive. Un reset cérébral complet ! Son regard cherche à se raccrocher à quelque chose de familier. Il aperçoit Marie, décomposée, prostrée contre la porte d'entrée de la résidence. Il fait mine de vouloir lui parler. Elle détourne le regard. Le major lui demande de remonter. Ce n'est surtout pas le moment d'engager la conversation.

Il est urgent de transporter Stanislas – ou ce qu'il en reste – au commissariat. L'alcool, les médicaments, le Taser et la fatigue, voilà un cocktail détonant pour un homme en pleine descente. Il ne tient plus sur ses jambes. Deux policiers sont indispensables pour le hisser dans la camionnette. Au préalable, les menottes lui ont été passées. Sans résistance, cette fois-ci.

Il est désormais mis hors d'état de nuire.

De son côté, le brigadier Jammot récupère. Il est quitte pour une belle bosse au sommet de l'arête du nez et un mal de crâne carabiné. Dans la voiture, il se retourne pour toiser en silence Stanislas qui ne réagit pas, les yeux et le cerveau embrumés par les chocs successifs.

Remontée fébrilement dans son deux pièces sans âme, Marie, elle, s'écroule dans le canapé. Elle

s'effondre dans les bras de la voisine, qui l'écoute et l'encourage à parler, comme pour exorciser cette nuit de l'horreur.

La fatigue enveloppe cette conversation décousue mais salvatrice. Marie tombe de sommeil. Elle raccompagne sa confidente et rejoint sa chambre.

Le tête-à-tête qui suit enveloppe Marie dans une sorte de bonheur irréel. Son bébé Mattéo ouvre les yeux, gigote comme si c'était le matin, et offre à sa maman un sourire aux anges qui, dans le contexte, vaut tous les cadeaux de Noël du monde.

Le silence est intense, la lumière tamisée, et Marie ne parvient pas à parler, pas même à gazouiller. Elle revit grâce à la chaleur innocente de son bébé. Les yeux dans les yeux, ils communiquent.

Il est 4 heures du matin. Marie a autant besoin de Mattéo que lui de sa maman. Elle le prend dans sa turbulette, le love contre elle et l'emporte dans son lit.

Ils se blottissent l'un contre l'autre, elle en position foetale collée à lui qui regarde fixement le plafond, sur lequel se réfléchissent les lumières multicolores de la guirlande électrique du sapin dans le salon.

Marie s'endort épuisée, abîmée, cabossée dans sa tête et dans son corps. Elle n'a même plus l'énergie de haïr Stanislas. Pour le moment.

La voiture de police roule dans les artères désertées de Cholet. Pas âme qui vive. Comme si quelques années en arrière, le confinement avait déjà envahi notre planète.

France Info en boucle dans l'habitable, trop fort, une actualité sans intérêt. Juste un bruit de fond pour casser l'ambiance pesante. Personne n'a envie de parler.

Stanislas émerge un peu, sans vraiment comprendre ce qui lui arrive. Sa pomme d'Adam lui fait mal, son dos aussi. Impossible de bouger avec les menottes et les deux agents qui le bloquent de chaque côté.

De quoi se souvient-il au moment où il pénètre dans le commissariat ? Difficile de le savoir.

Un couloir désert à la lumière blafarde, une méchante odeur de détergent – l'équipe de ménage est partie il n'y a pas longtemps –, Stanislas avance tel un zombie en faisant glisser ses pieds comme un danseur de break dance, la grâce et l'agilité en moins.

Sur la droite, le bureau du major, tout aussi lugubre que le couloir, mais qu'est-ce qui ne le serait pas dans ce contexte et à cette heure de la nuit. Stanislas s'affale sur le siège. Devant lui, un drapeau français punaisé au mur et un poster écorné du PSG. Ça pue une odeur de vieille clope froide mélangée à la sueur des affaires de sport du major qui trônent comme un trophée sur le portemanteau. On pourrait en douter compte tenu de la vétusté du mobilier, mais c'est un bureau de chef.

« L'interrogatoire, c'est pour demain, là, j'ai juste besoin de votre identité. »

Sans prévenir, Stanislas jaillit comme un sniper.

« Les gars, je ne vous en veux pas, de toute façon je voulais vous tuer tout à l'heure. »

Dans un autre contexte, cette saillie aurait prêté à sourire.

Mais là, les policiers préfèrent ne pas relever et accélèrent le mouvement pour le coller au plus vite dans sa cellule de garde à vue. Un réduit qui n'aura jamais aussi bien porté son nom de « cellule de dégrisement ».

Il n'y a rien à en tirer maintenant. Il est fracassé. Ils l'ont assez vu.

Dans sa turne, Stanislas reste debout, il fait les cent pas comme un fauve en cage. Pas un mot, rien, pas même un regard vers le couloir, il rumine en matant ses pieds. Il est terrifiant. Comme s'il voulait rester en éveil pour ne pas avoir à penser à ce qu'il vient de faire.

Il va rester soixante-douze heures sans dormir, ni manger, ni se reposer. Ce mec est vraiment dingue. Parfois, il s'écroule de fatigue et il se relève avec difficulté, tel un automate en manque de piles.

Le commissariat tourne au ralenti, fêtes de Noël obligent.

Pas moyen de voir le juge dans l'immédiat, seule une audition avec un lieutenant de police est programmée.

Stan reconnaît tout sans moufeter, il assume sans justification. L'alcool a bon dos. Il disculpe totalement Marie en répétant comme un robot que c'est la femme de sa vie. Il s'imagine sans doute que cela pourra lui servir de circonstance atténuante. Il fait pitié. À cet instant, les potes de Marie au commissariat préfèrent ne pas s'attarder.

« J'ai honte de moi, ce n'est pas moi. »

Stanislas a perdu de sa superbe. Les épaules rentrées, le regard fuyant, il ânonne quelques réponses ternes qui ne feront pas avancer l'affaire.

Il n'a pas eu le droit de parler à Marie. Il est seul et il comprend qu'il va prendre cher. Les policiers sont clairs avec lui. Ils n'ont pas envie de lui faire de cadeau. Les mots « prison », « casier judiciaire », « pénal » sont prononcés.

À ce moment-là, flash dans sa tête. « Et ma carrière militaire ? »

C'est plus important que l'avenir de son couple, plus important que n'importe quoi. Sans l'armée, plus de raison de vivre, plus de fierté. Le régiment, sa compagnie, son groupe, les missions à l'étranger sont ses seuls buts. Il a peur, il tremble, il imagine sa vie sans son statut de militaire... impensable.

Stanislas va maintenant pouvoir partir, rentrer dans sa garnison à Belfort. Mais avant, un adjudant de la police, un vieux de la vieille, lui demande s'il a reçu des médailles militaires.

La réponse est oui. Un oui franc et massif, comme un garde-à-vous. Stan bombe le torse. Pour la première fois depuis cette nuit de Noël, il retrouve ses réflexes, son statut et sa fierté.

Plaisir éphémère, car l'adjudant lui assène comme un uppercut : « Tes médailles sont en chocolat. »

Dans la rue, sans sommation, Stanislas aurait cogné le malotru. Là, il se tient, contraint et forcé. Mais il

sait manier le verbe et lui répond : « Vous, votre job, c'est de courir après des voleurs de Carambar. »

Éternelle guéguerre entre policiers et militaires.

Et seul moment de répit dans ce contexte pesant.

Stanislas ne paie rien pour attendre, il sera jugé et puni.

Il ne repasse pas par chez lui. Il n'a pas l'autorisation de croiser Marie. Il prend le train pour Belfort sans rien ou presque : son blouson en cuir, comme une seconde peau, son passeport et sa carte bancaire. Elle ne lui sera pas d'une grande utilité. Il est à découvert comme d'habitude depuis le 1^{er} du mois.

Le voyage est long ; la correspondance à Paris, l'occasion de boire quelques whiskys pour enfin réussir à dormir un peu. L'alcool comme somnifère et comme béquille, c'est l'histoire de sa vie. Le regard las, il observe le paysage défiler à 300 kilomètres/heure. Il n'arrive pas à se concentrer pour faire le point sur la situation.

Belfort, 3 minutes d'arrêt.

Stanislas cherche par habitude son sac au-dessus de lui puis il descend sur le quai. Un univers qui est le sien, uniquement le sien puisqu'il vit ici en célibataire géographique. Il n'est pas encore capable de l'analyser, mais désormais il est peut-être tout simplement célibataire. Marie détient les clés de son avenir. C'est ce qu'il pense.

Dans sa piaule au régiment, il se retrouve pour la première fois seul. Il panique. Il enchaîne les clopes

à la fenêtre en écoutant du métal trop fort grésillant depuis une enceinte vétuste.

Imaginez le gaillard, assis sur son lit une place, comme un gamin en internat. Il a peur de la réaction de ses chefs et de ses hommes. Ça le touche plus que de savoir comment va Marie. Autocentré, attaché au regard des autres militaires, il vacille. Il noie une nouvelle fois ses doutes dans l'alcool. Seule bonne initiative depuis vingt-quatre heures, il ne sort pas de sa chambre car il sait qu'en ville le moindre accrochage dans son état pourrait dégénérer. Il se connaît. Bagarreur un jour, bagarreur toujours. Il n'a pas besoin de ça.

Au contraire, ces moments de solitude lui font prendre une sage décision.

Pour la première fois de son existence, il garde suffisamment de recul et de hauteur pour se regarder en face.

Le lendemain, sans rien dire à personne, ni à ses chefs, ni à ses parents, il se rend à l'hôpital et demande à se faire interner.

« Enfermez-moi ou je vais tuer quelqu'un. »

Est-il vraiment lucide à ce moment-là ? Pas sûr.

Il restera quinze jours dans cette chambre blanche, défoncé par les médicaments. Il parle beaucoup, essaie de dire la vérité, sa vérité, et se requinque physiquement. Avec un impératif absolu : donner suffisamment le change pour ne pas risquer une suspension de sa carrière militaire, ou pire, une révocation.

Pas de contact avec l'extérieur... de sa chambre. Cure de solitude. Il n'a pas été aussi calme et déconnecté de son quotidien depuis longtemps.

Comme dans son groupe militaire, la vie est très réglementée, et il s'y plie. Trois pauses cigarette par jour dans un fumoir encrassé et sinistre à deux pas des ascenseurs, à te dégoûter à tout jamais ! Et surtout pas une goutte d'alcool. Un supplice qu'il masque tant bien que mal aux infirmières, qu'il rêve de soudoyer pour un bon scotch ou une bouteille de Ricard. Il est tombé bien bas, le fantassin qui, quelques semaines auparavant, faisait honneur à la France au Kosovo. La descente est brutale. Il la trouve injuste.

Il s'essaye à l'écriture. Des mots tremblants sur une feuille déchirée d'un cahier d'écolier pour Marie. Des mots maladroits pas bien ordonnés qu'il est le seul à comprendre. L'écrit n'a jamais vraiment été son truc. Ça le fait flipper, la peur de la page blanche, le souvenir d'un échec scolaire qu'il cache mais qui le touche encore aujourd'hui.

Pour tenter de s'endormir, après un dîner frugal à 18 h 30, il s'évade là où il se sent revivre, sur le terrain, en Somalie, en Côte d'Ivoire ou en ex-Yougoslavie. Il échangerait son lit confortable contre un duvet dans le sable et n'importe quel menu contre une ration de combat.

Sa jambe droite encore criblée d'éclats de grenade le fait souffrir. Pourtant, il refuse d'en parler aux

infirmières. Elles sont là pour soigner sa tête. On ne confond pas tout.

Le matin, une jeune femme se présente, douce et timide. « Je suis ergothérapeute. » La mine interloquée de Stanislas renseigne la soignante. Elle a l'habitude. Il ne sait pas ce qu'elle fait et pourquoi elle est là.

Elle rééduque par le travail manuel. Vous imaginez Stan, seul dans sa chambre, en train de fabriquer un cendrier en pâte à sel !

Il n'adhère pas. Et il le montre. Un soldat ne peut pas descendre aussi bas. Il pense à ses hommes, à ses militaires du rang, à leurs réactions s'ils assistaient à la scène.

Il n'est pas prêt.

L'infirmière du matin, une femme ronde et pétillante, lui apporte sa « collection » comme il dit, des médicaments de toutes les couleurs, dix au total dont il ignore les effets concrets à long terme. Lui, ce qu'il voit, c'est qu'il est HS presque toute la journée. Ses mains tremblent, ses jambes le portent sans assurance et ses tempes bourdonnent. Il a un halo dans l'œil droit. Il n'est plus lui-même, il le sait, mais il n'a pas la force de se battre contre son état. Il subit en ayant l'impression de devenir la pâle marionnette de celui qu'il était.

Deux semaines pour remonter la pente. Il se jure de ne plus revenir dans un tel établissement, pas lui,

le sergent-chef qui porte beau dans son treillis moulé sur son corps d'athlète. Il se dégoûte dans son pyjama bleu ciel d'hôpital, allongé sur ce lit métallique orné de cette sonnette lui permettant d'appeler quelqu'un à tout moment. Il se sent inutile, infantilisé, et pire que tout il se sent faible.

Il traverse aussi une vraie crise existentielle. Il n'en parle à personne. Il ne bande plus, ni le matin au réveil, ni le soir. Il a bien tenté de se branler dans les toilettes. Sans succès. Les médicaments y sont pour quelque chose. Encore un coup de couteau à sa cuirasse d'homme vaillant.

Stanislas verbalise, même seul. Il a toujours su traduire ses maux par des mots. C'est l'une de ses qualités.

Forcément, ses chefs et notamment son capitaine de compagnie Dubois sont prévenus. La rumeur devient une information. Le chef Karten a failli tuer sa femme et il est interné en hôpital psychiatrique.

Une déflagration pour les militaires, chez qui Stanislas est un chef reconnu, respecté et admiré.

Violent en boîte de nuit ou dans les bars, tout le monde savait, c'était même un sport pour lui, mais avec son épouse, ça jette un froid.

Il a toujours commandé par l'exemple. Comment peut-il revenir et regarder droit dans les yeux ses soldats, qui savent qu'il a molesté sa femme ?

Son crédit est entamé, il le sent. Il sait qu'il va devoir cravacher pour retrouver dignité et respect.

Néanmoins, il ne se fait pas trop de soucis car, une fois à la caserne, il a une confiance inébranlable en lui. En passant la grande porte de la garnison, il se transforme. L'homme fragile à l'extérieur laisse sa place au sergent-chef dopé à la confiance et à l'autorité.

Enfin, ça, c'était avant.

Car, désormais, il est déclaré inapte pour partir en opération extérieure, conséquence des blessures reçues quelques mois auparavant au Kosovo.

Il est un guerrier qui est déshonoré après avoir voulu tuer sa femme...

Il reste militaire, mais il n'est plus soldat. La pire des sanctions.

Depuis un mois, il n'a eu aucune nouvelle de Marie. Pas un coup de fil, donc aucune info de son fils qu'il n'a vu que quelques jours depuis sa naissance, à laquelle il n'a pas assisté. Il était en mission à l'époque.

C'est terrible à dire, mais dans l'ordre des priorités, Marie et le petit passent bien après ses tourments militaires.

Marie ne sait donc rien de son hospitalisation, de son retour à la caserne. Et elle, elle s'inquiète pour son « homme », comme elle dit.

On ne se refait pas. Elle l'aime à en crever et, une nouvelle fois, elle est prête à lui pardonner.

Après quelques jours d'arrêt, elle reprend le boulot. Elle en a besoin. Sa mère s'occupe du petit.

Un soldat presque exemplaire

Au commissariat, personne n'évoque l'agression, du moins devant elle. Mais l'atmosphère est étrange. Les regards des collègues ont changé, les attentions aussi. Tout le monde est aux petits soins. Ce qui provoque chez elle une impression bizarre, mélange de malaise et de réconfort.

Un soir, devant la télé, après une discussion houleuse avec sa mère qui n'a jamais été très psychologue, elle n'en peut plus, elle veut des nouvelles de Stanislas. Elle met sa fierté de côté, elle oublie qu'elle s'était juré de ne pas l'appeler, de ne pas faire le premier pas. Elle s'isole dans la salle de bains et appuie dans ses favoris sur « Amour ».

Elle transpire, son cœur s'emballe comme au premier jour. Le répondeur lui signifie que le chef Karten n'est pas disponible.

Encore un rendez-vous manqué. Elle ne sait pas s'il n'a pas vu son appel ou s'il a préféré ne pas répondre.

Elle comprendra vite car plusieurs jours passent sans qu'il rappelle.